

me permet d'entrer dans la maison, j'en profiterai. Qui sait d'ailleurs si cette visite ne me fournira pas le moyen que nous cherchons d'attirer le jeune homme où vous savez...

—Crains-tu donc que Marthe ne soit point un appât suffisant ? demanda Pascal.

—Marthe est un appât irrésistible, j'en suis convaincu, mais pour assurer la réussite il ne faut négliger aucune précaution... Le hasard nous sert encore plus que tu ne le crois.

—Comment ?

—La comtesse de Chatelux a reçu mon invitation, mais elle ne me connaît pas. Rien ne prouve qu'elle répondra à cette invitation que rendent seules excusable nos habitudes américaines et mon ignorance des usages parisiens... Le contraire même est probable... Mme de Chatelux est une grande dame, et comme telle elle doit tenir à la stricte observation des convenances, que mon procédé viole outrageusement, je ne me fais à cet égard aucune illusion...

—Le fils a dit qu'il viendrait...

—Le fils est un jeune homme, pas même majeur... Il propose, mais sa mère peut disposer et le contraindre d'obéir à des ordres formels, si ardent que soit d'ailleurs son désir de revoir Marthe. Quel prétexte aurait-il pour enfreindre ces ordres, car vous comprenez qu'il se gardera bien de dire à la comtesse qu'il est follement épris de la pupille du docteur Thompson... L'idée fixe des très jeunes gens (vous le savez aussi bien que moi) est de cacher à tous les regards leur premier amour, surtout aux regards maternels !

—N'est-il point à craindre que cette démarche te compromette ?

Jacques haussa les épaules.

—En quoi ? répondit-il. Fabien de Chatelux a secouru ma pupille... Je lui dois et je lui fais une visite de remerciement. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus naturel ? J'agis en homme du monde, en homme bien élevé, et je décide peut-être la comtesse, *ipso facto*, à assister à la soirée de lundi...

—Agis donc à ta guise...

—Et là ne se borneront pas mes démarches..., reprit le pseudo-Thompson.

—Que veux-tu faire de plus ?

—Je n'aime point parler de mes plans avant qu'ils soient mûris et prêts à être exécutés... Vous me verrez à l'œuvre... A-t-on des nouvelles de ces Fromental ?

—Non... Je me suis informé... Le père et le fils sont absents.

—J'ai envoyé une lettre d'invitation, mais viendront-ils ? S'ils ne viennent pas, il faudra s'occuper d'eux sérieusement. Pour se cacher ils n'ont aucun motif, donc on peut les trouver !

—Et on les trouvera... dit Pascal.

—Moi, comme ce n'est pas aujourd'hui jour de consultations, je m'occuperai de nos affaires...

Un domestique vint prévenir que le déjeuner était servi.

—Nous descendrons dans un instant... répondit Jacques, puis, quand le domestique se fut retiré, il ajouta :

—Un mot relativement à Marthe, ma chère Angèle... Vous causez beaucoup avec elle... Elle a toute confiance en vous.

—Sans doute...

—Ne vous a-t-elle point, ces jours-ci, parlé de son passé, de sa position actuelle, de son avenir ?

—Elle ne m'a entretenu de rien de semblable. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

—Parce que je voudrais pouvoir attribuer à une cause quelconque la tristesse si visible qui s'est emparée d'elle depuis son départ du *Petit-Castel*. Il me paraît impossible que vous ne vous soyez point aperçue du grand changement qui s'est fait en elle...

—Je l'ai trouvée un peu sombre en effet... répondit Pascal, mais j'ai supposé que le chagrin résultant de la mort de sa mère s'imposait à elle avec une nouvelle force. Ces sortes de crises intermittentes ne sont pas rares.

—Que ce soit cela ou autre chose, elle ne m'a fait aucune confidence... dit l'ex-marchande à la toilette.

—Cette enfant a un secret qu'elle nous cache... reprit Jacques.

—Imagination !

—Non, certitude !... Vous êtes en vérité peu clairvoyants si sa contrainte à certaines heures ne vous saute pas aux yeux.

—Que crois-tu donc ?

—Je ne crois rien de particulier... Je me perds en conjectures...

—Supposes-tu qu'elle ait deviné nos projets ?

—Quant à cela, non ! Cent fois non ! C'est impossible !... Son changement vient d'une souffrance, d'un chagrin récent ! Ses mains brûlantes prouvent la fièvre... ses pupilles rougies attestent les nuits sans sommeil... Marthe a quelque chose que je ne puis deviner, quelque chose que je veux, que je dois connaître... Cherchons ! ce qu'on cherche bien, on le trouve.

—Eh ! que t'importe ? répliqua Pascal, un peu surpris de l'animation avec laquelle le médecin venait de parler. Marthe est entre nos mains un instrument et pas autre chose. Quand elle nous aura rendu sans le savoir les services que nous attendons d'elle... quand elle aura joué inconsciemment le rôle du lard dans la souricière, enfin quand l'instrument ne sera plus utile, tu n'auras point l'intention, j'imagine, d'en embarrasser notre vie ! Pourquoi donc t'inquiéterais-tu de ses souffrances hypothétiques et de ses chagrins supposés ?

Jacques avait tressailli en écoutant Pascal.

—Qui peut répondre de l'avenir ? murmura-t-il.

—Oh ! oh ! s'écria l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, voilà une parole qui trahit ta pensée malgré toi, mon cher !

—Vraiment ? fit Jacques avec un sourire.

—Je commence à croire que tu n'as pas pu te soustraire à l'influence de la beauté de Marthe... L'orpheline fait naître dans ton cœur une de ces passions que tu traitais de folies il y a quelques jours à peine. Bref, tu es amoureux à en perdre la tête... Est-ce exact ?

Le médecin regarda Pascal, et répondit avec un nouveau sourire :

—Peut-être oui... peut-être non. Qui peut se vanter de se bien connaître ? Allons déjeuner...

On descendit à la salle à manger.

Pendant le repas qui fut court, Jacques se montra soucieux et préoccupé.

—Vas-tu sortir ? demanda-t-il à Pascal en quittant la table.

—Non... j'attendrai ici pour connaître le résultat de ta visite à l'hôtel de Chatelux...

—Donne l'ordre d'atteler, je te prie. Je vais voir Marthe et je partirai ensuite...

Jacques se rendit avec Angèle à la chambre de la jeune fille. Marthe somnait, mais le bruit qui fit la porte en s'ouvrant la tira de son assoupissement.

Angèle était entrée la première.

—Ma chère mignonne, dit-elle, c'est le docteur qui désire vous voir...

—Qu'il vienne... répliqua l'orpheline, il me trouvera beaucoup mieux...

A peine venait-elle de prononcer ces mots que Jacques franchit le seuil.

Une fièvre violente brûlait son sang, faisait battre ses artères et précipitait les mouvements de son cœur.

C'était la première fois qu'il pénétrait dans cette chambre et qu'il voyait Marthe couchée.

La gorge serrée par l'émotion il s'approcha du lit, prit la main de l'orpheline et compta les battements du pouls, tandis que son regard étudiait le visage fatigué.

—Je n'ai pas de fièvre... dit Marthe... la peur m'avait brisée, voilà tout... Je me sens remise...

—Cependant, chère enfant, répliqua Jacques, vos traits portent l'empreinte d'un malaise très réel, et qui ne date point